

l'envoi, en 1837, faire deux campagnes contre les carlistes d'Espagne. Il en revient capitaine. Il prend part à l'expédition de Milianah, à celle de la Kabylie et du Maroc. Sa conduite lui vaut, une fois la campagne finie, la direction des affaires arabes dans le cercle Tlemcem. En 1848, il était lieutenant-colonel. Deux ans après, il commandait la légion étrangère, cette légion à la tête de laquelle ont brillé nos meilleurs généraux. Il vint avec cette glorieuse troupe prendre part à la guerre de Crimée, où il se signala par la prise de Kinburn. Il fut fait général de division et nommé gouverneur de Sébastopol.

Au Mexique, le général Bazaine fut mis d'abord à la tête du premier corps. L'année suivante, il succédait au maréchal Forey dans le commandement en chef de l'expédition, et entra en vainqueur à Mexico le 12 juillet 1863. Il resta là près de trois ans à lutter contre les guérillas de Juarez, et dut quitter le pays sur l'ordre du Gouvernement de l'Empereur. Il opéra la concentration de toutes les troupes françaises sur Vera-Cruz, et révéla dans cette multiple opération une tactique fort appréciée des hommes de l'art. Cette retraite est regardée par certains officiers comme un chef-d'œuvre de stratégie.

L'expédition du Mexique lui valut le bâton de maréchal, le cordon de grand-croix de la Légion d'honneur et son entrée de droit au Sénat. A son retour en France, il prit le commandement du 3e corps d'armée dont le siège est à Nancy, et, en 1869, celui de la garde impériale. Il est un des quatre maréchaux qui partent pour le Rhin.

#### LE GÉNÉRAL FROSSARD.

Au général Frossard est confié le commandement du 2e corps d'armée destiné à faire la campagne de Prusse. Il aura quatre divisions sous ses ordres.

C'est un officier de notre génie militaire dans lequel il est entré à sa sortie de l'École polytechnique en 1827.

Sous Louis-Philippe, il devint capitaine, officier d'ordonnance du roi, chef de bataillon. La République le fit lieutenant-colonel en 1849, et il prit part, sous la présidence, au siège de Rome.

Sous l'Empire, il est devenu colonel, membre du comité des fortifications, général de brigade, enfin général de division en 1858. Il a fait, l'année suivante, la guerre d'Italie.

Hier encore, à la veille de sa nomination, le général Frossard était chef de la maison militaire et gouverneur du Prince Impérial. Va-t-il démontrer à son auguste élève la mise en pratique de l'art de Vauban? Ces études-là seraient peut-être un peu précoces, et le Prince a le temps d'attendre.

Le général Frossard, qui a eu l'honneur de commander en second l'École polytechnique, alors qu'il n'était que lieutenant-colonel, est aujourd'hui président du comité des fortifications et grand officier de la Légion d'honneur.

#### LE GÉNÉRAL DE FAILLY.

Comme le maréchal Bazaine, le général de Failly porte le prénom d'Achille, ce brillant guerrier d'Homère dont le frémissement de sourcils faisait trembler les Troyens.

Sorti de Saint-Cyr, il était sous-lieutenant en 1828, capitaine en 1839, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel en 1848, colonel en 1851.

Il se distingua en qualité de général dans la campagne de Crimée, surtout dans celle d'Italie, et principalement à Solferino.

C'est au général de Failly alors commandant notre corps expéditionnaire à Rome, que revient l'honneur d'avoir le premier expérimenté le chassepot. Ce fut à Mentana, contre les garibaldiens, que l'arme nouvelle « fit merveille ».

Le 12 mars 1865, le général de Failly était nommé sénateur. Peu de temps après, il remplaçait, dans le commandement du 3e corps d'armée, le maréchal Bazaine. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

Dans la composition de la grande armée du Rhin, le général de Failly aura sous ses ordres les trois divisions qui formeront le 5e corps.

*L'Univers Illustré* raconte ainsi comment le roi de Prusse reçut la déclaration de guerre de la France :

Le roi Guillaume Ier, arrivant d'Embs, vient de mettre pied à terre dans la gare de Berlin.

Le télégramme annonçant que la France accepte la guerre et en rejette la responsabilité sur la Prusse a été apporté au chemin de fer par M. de Thile, sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères. M. de Bismark en a donné immédiatement lecture à son souverain. Guillaume Ier avait alors autour de lui le prince royal, les généraux de Roon, de Moltke, de Wrangel et les ministres.

La lecture finie, on vit le roi se tourner vers son fils et lui tendre la main, que celui-ci porta vivement à ses lèvres. Guillaume Ier alors pressa le prince sur son cœur avec une vive émotion.

Immédiatement et sur place eut lieu une sorte de conseil improvisé entre le roi, le prince royal, le comte de Bismark et les généraux de Roon et de Moltke. Les résolutions urgentes furent prises en quelques minutes, et le prince royal, s'avancant vers la suite du roi qui se tenait un peu à l'écart, prononça ces seuls mots : *Krieg! Mobil!* (Guerre! mobilisation!)

Les paroles du prince se répandirent aussitôt parmi la foule amassée aux abords de la gare et y produisirent une indicible sensation.

Quant à M. de Bismark, il assistait impassible à ce prologue du drame sanglant, ourdi par ses ténébreuses machinations.

#### LA MARSEILLAISE A PARIS.—EXCITATION.

En sortant d'entendre Mlle Agar, j'ai couru à l'Opéra où Mme Sass devait chanter la *Marseillaise* pour la seconde fois. Quand j'arrivai, le rideau baissait au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Mais tout n'était pas fini. Faure venait de rentrer à l'improviste dans la *Muette* où il avait remplacé son camarade Devoyod, et le public voulait à toute force l'entendre, lui aussi, dans un air patriotique. Pendant tout l'entracte du troisième au quatrième acte, les cris de « Faure! Faure! » se mêlaient à ceux-ci :

L'Rhin allemand!

L'Rhin allemand!

vociférés sur l'air des *Lampions*.

Impossible malheureusement. Faure ne savait pas le *Rhin*

allemand, et d'ailleurs les parties d'orchestre n'étaient pas au théâtre. Que faire? Le public continuait à crier et menaçait de casser les banquettes. Enfin le rideau se relève et les premières notes de la *Marseillaise* retentissent à l'orchestre. Après Mme Sass, Faure va chanter à son tour l'hymne national. — Encore? Eh oui, vraiment, le public ne peut se rassasier de l'entendre. Et puis, soyez tranquilles : c'est une autre *Marseillaise* que Faure va vous donner, la *Marseillaise* en action comme celle de Thérèse et d'Agar, avec le chant et la voix en plus. Quelle vigueur, quelle énergie, et quel art dans l'inspiration! Comme chaque strophe se détache avec son sens, sa valeur exacte! Ce n'est qu'au couplet final : *Amour sacré de la patrie*, que Faure, reprenant la tradition de Rachel, saisit le drapeau et chante les quatre premiers vers en s'enveloppant dans ses plis. Arrivé à celui-ci :

Sous ton drapeau que la victoire....

il se relève, fait passer le drapeau de sa main gauche dans la main droite et, au refrain, il le déploie, le brandit en parcourant la scène. Ici je cesse de décrire. Les dames agitent leurs mouchoirs, des acclamations partent de toutes les poitrines. L'enthousiasme est devenu du délire. Si la salle n'a pas croulé ce soir-là, il faut qu'elle soit solide.

#### LE SOLDAT FRANÇAIS.

CHRONIQUE DE JULES CLARETIE DU CHAMP DE BATAILLE DE THIONVILLE.

Le soldat français est, on peut le dire, son propre officier, son propre cuisinier, son propre intendant et son propre médecin. Il a des ressources pour toutes les nécessités de la vie du camp et il unit l'ingéniosité du singe à la valeur du héros. Son sac est plein de mille objets étonnants. On y trouverait de tout, des chansons et du fil à coudre. Le soldat connaît l'art d'abréger l'étape et de l'alléger. C'est lui qui a inventé ce qu'il appelle les *chaussettes russes*. Avant de se mettre en marche, il passe du saindoux sur ses pieds et cette graisse le garantit des crevasses futures. Chaussettes à la russe.

Contre les ampoules, autre moyen. Il passe, au bout d'une aiguille, dans l'ampoule, un fil de soie qu'il coupe ensuite aux deux extrémités et qui fait bientôt se dessécher cette cloque douloureuse. Pour tout dire en un mot, un mot d'argot qui n'est plus déplacé en campagne, le soldat a le truc. Et il marche gaiement, chantant la *Marseillaise*, ou quelque refrain populaire à l'armée, comme le *bataillon d'Afrique* :

Mais déjà de la bataille  
J'entends résonner le cor,  
Notre drapeau de mitraille  
Est criblé comme nos corps.  
La mort souffle bien souvent  
Sous cette sainte relique :  
Oh! du bataillon d'Afrique  
Vlan! gais zéphirs, en avant!

L'heure maintenant approche où ces chansons militaires seront chantées sous le feu de l'ennemi, accompagnées par le clairon sonnant le pas de charge, ponctuées par la fusillade des tirailleurs couchés à terre ou postés derrière quelque mur de pierres sèches. Les villes se vident et la frontière se garnit de soldats. Là-bas, vers Bitché ou Forbach, le canon gronde déjà peut-être. Les soldats prennent leurs précautions. Les officiers ont touché leur indemnité d'entrée en campagne et l'envoient en partie au pays. Un lieutenant, tout à l'heure, emballait un levrier dans un panier et l'expédiait je ne sais où. C'est à la poste qu'il faut voir cela. Tandis que méthodiquement les employés, harassés d'ailleurs et actifs, laissent tomber leurs yeux sur l'enveloppe qui contient l'argent adressé par celui qui part, les troupes regardent, d'un air fixe et triste, cette lettre qui ira où ils n'iront peut-être plus.

A Metz, à la poste, l'autre jour, un soldat du 85e apportait, dans une petite boîte cachetée, sa montre qu'il voulait envoyer à sa mère.

L'employé demande ses nom et prénoms, le lieu de la destination, et écrit tout cela sur son livre, puis, les notes prises et le paquet pesé :

—C'est un franc cinquante, dit-il.

Le soldat, absorbé, les prunelles fixes, n'écoutait pas.

—C'est un franc cinquante!

—Ah! fit le soldat, qui, cette fois, avait entendu.

—Un franc cinquante, allons, voyons, dépêchez-vous! Il y en a tant d'autres qui attendent!

Le soldat était devenu tout rouge, puis un peu pâle.

—Un franc cinquante, balbutia-t-il, mais c'est que... c'est que je ne les ai pas!

Et il restait là, anéanti, comme face à face avec un obstacle imprévu.

—Tenez!

Nous jetons au guichet le prix de l'affranchissement. Le soldat nous regarde avec une expression éloquente d'entière, de profonde, d'absolue reconnaissance.

—Ah! monsieur, dit-il, je m'appelle... du 85e. Comment vous appelez-vous? Je veux vous rendre cela—si je ne suis pas tué!

—Allons donc! est-ce qu'on rend cela? Adieu! bonne chance!

Bonne chance! c'est le mot que nous répétons, et tant de fois par jour, à ceux qui partent. Que de serremments de mains et de serremments de cœur! Quelles étreintes sincères et males en des heures comme celles-ci! Elles valent les discours les plus longs et disent tout. On rencontre des amis, on les accompagne, on leur fait ce *bout de conduite* que n'ont garde d'oublier entre eux les gens du peuple et on assiste à ces toilettes du départ qui sont comme la toilette suprême de condamnés héroïques.

La malle est bientôt faite ; on jette, on donne les superfluités, ces mille riens auxquels on tenait tant. Cela s'appelle, en terme militaire, faire son testament. Un officier me montrait, en souriant, une petite boîte de bois blanc tournée, ronde, et pouvant tenir du savon ou de la poudre.

—Vous voyez bien cela? Ce n'est pas grand-chose, certes. Eh bien! c'est un trophée! Les Autrichiens portent tous une petite boîte comme cela et un rasoir. C'est une savonnerie. Boîte et rasoirs sont pour eux d'ordonnance. Les zouaves le savent bien, puisqu'aussitôt qu'un Autrichien tombait, ils lui prenaient son rasoir. Ils ne prenaient que cela ; mais j'ai vu des zouaves qui avaient vingt, trente rasoirs. Moi, j'ai pris cette boîte de bois blanc sur un Autrichien, à Solferino, et j'ai gardé cela pour faire ma barbe. J'y mets ma poudre de savon. Allons! mettons cela dans ma gibecière. Et qui sait si un Prussien ne me la prendra pas, moi mort, comme je l'ai prise sur l'Autrichien?

#### LE RHIN ALLEMAND PAR DELIOUX DANS UNE RÉUNION A PARIS.—SCÈNE RACONTÉE PAR VÉRON.

Un jour, comme le piano avait été tour à tour occupé par Gounod, Duprato, Hignard et dix autres, un petit jeune homme s'avança.

Quand je dis qu'il s'avança, je me trompe, je devrais dire qu'il fut traîné.

Jamais on ne vit un malheureux se débattre avec plus d'angoisses pour échapper au supplice de la timidité. Rouge, grimé de peur, suppliant, le petit jeune homme cherchait à fuir. Mais Taléxy, qui savait ce qu'il faisait, le tenait vigoureusement par le bras en nous criant :

—Ne le laissez pas s'échapper, demandez-lui son *Rhin*.

—Oui, le Rhin, le Rhin... vociféra toute l'assistance qui ignorait au juste de quoi il s'agissait mais qui y allait de confiance.

La manifestation avait eu une telle unanimité, que le petit jeune homme comprit que toute résistance devenait inutile.

Il s'assit sur la sellette, je veux dire sur le tabouret, et, par ma foi! exécuta un prélude dont la vigueur et l'éclat nous firent tous sursauter.

Puis il commença :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand!

La voix du chanteur était invraisemblable. Il donnait le chat dièse à toutes les notes. Le timbre était voilé par un enrouement chronique, mais qu'importe, l'inspiration était si entraînante et la diction si convaincue, qu'à la fin du premier couplet nous étions tous pris à la gorge.

Quand Delieux eut fini, ce fut une explosion formidable de bravis.

Et tandis que nous applaudissions à tout rompre, un vieux monsieur, qui avait écouté sans rien dire, se leva, et s'approchant de Delieux, lui dit avec un fort accent italien :

—Mon ami, si jamais une guerre éclate en Europe, vous pouvez vous vanter d'avoir écrit la *Marseillaise* de l'avenir.

Ce vieux monsieur-là s'appelait Rossini.

Cette autorité-là, en vaut bien une autre, sans doute.

#### L'ARMÉE FRANÇAISE SE DIRIGEANT VERS LA FRONTIÈRE.—CHRONIQUE PAR UN CORRESPONDANT BELGE.

L'attitude de l'armée est à la hauteur de ses grandes destinées. On sent que le drapeau qu'elle déploie « est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande Révolution ».

Les étrangers eux-mêmes ne s'y trompent pas, et hier, le correspondant du *Journal de Bruges* qui suit l'armée française, écrivait ces lignes, auxquelles la neutralité de la Belgique pourrait bien reprocher un peu trop de chaleur : « C'est épique tout simplement. Si tu voyais comme c'est merveilleux, ce départ sous ce soleil de juillet, qui jette des flammes sur les casques et des éclairs dans les yeux! Mon vieux sang de magyar mêlé de gaulois danse de joie dans mes veines. Je pars dans une heure avec les dragons verts, qui portent, comme les soldats d'Attila, des peaux de tigre au front et des crinières flamboyantes... Peut-on discuter, lorsque les battiments de votre cœur scandent les vers de la *Marseillaise* ? »

Mettons à côté de l'enthousiasme de cet étranger pour nos soldats le portrait que nous fait un Allemand, né natif de Dusseldorf, du guerrier prussien qu'il retrouve à Aix-la-Chapelle : « C'est toujours le même peuple de pantins pédants ; c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement, et sur le visage la même suffisance glacée et stéréotypée. »

« Ils se promènent toujours aussi roides, aussi guindés, aussi étriques qu'autrefois, et droits comme I ; on dirait qu'ils ont avalé la schlague dont on les rossait jadis. »

« Un diable ces gens-là peuvent-ils trouver assez d'enthousiasme pour chanter le Rhin libre de Nicolas Becker? »

Ils pourraient en ce moment prendre des leçons d'exaltation patriotique dans tout Paris, à l'Opéra, où Marie Sass triomphe avec la *Marseillaise*, et où Faure, au troisième couplet, à genoux et enveloppé des plis du drapeau tricolore, enlève la salle et la remplit d'admiration.

#### BISMARCK.

UN SOUVENIR INTÉRESSANT RACONTÉ PAR VÉRON DANS LE « MONDE ILLUSTRÉ. »

... Et puisque je suis en veine de souvenir permettez-moi d'en évoquer un encore.

Celui-là date de 1867.

Un jour, de fort bonne heure, j'étais allé rendre visite aux galeries de l'exposition universelle. Fort peu de monde s'y trouvait car la foule n'arrivait guère qu'après midi.

Tout à coup cependant un brouhaha s'y produisit. Les exposants se dressaient sur la pointe du pied pour voir par-dessus leurs vitrines. Evidemment il se passait quelque chose d'extraordinaire.

J'entrai la galerie d'où venait l'écho de ces piétinements. Un homme long, maigre, osseux, tenant son chapeau à la main et retournant la tête avec des saccades d'automate s'avancant suivi de quelques messieurs qui avaient peine à lui obéir le pas.

Le grand homme maigre à la moustache hérissée ne laissait tomber sur tous les produits de l'industrie qu'un regard indifférent et hâtif. Et les messieurs de s'essouffler de plus belle à courir derrière lui.

Mais soudain la course s'arrête. L'homme maigre était tombé en contemplation. On était dans la section des armes et il dévorait du regard un énorme canon qu'il semblait magnétiser, tandis que dans la foule amassée circulait ce nom :

—Bismark, Bismark... c'est Bismark.

Le comte de Bismark, car c'était bien lui en effet, fit longuement ses dévotions au dieu de l'armurerie, puis comme après avoir examiné les instruments du carnage il ne pouvait plus rien voir d'intéressant il s'achemina vers la sortie.

Je ne sais trop pourquoi machinalement je me pris à le suivre.

La foule s'était dispersée, les messieurs révérencieux, qui étaient des commissaires de l'exposition, s'étaient retirés à leur tour.

Accompagné d'un simple aide de camp en bourgeois, M. de Bismark sortit par la porte du pont d'Iéna. En apercevant la plaque de marbre sur laquelle est gravé le nom de cette défaite mémorable de la Prusse, il eut un mouvement d'épaule involontaire après quoi continuant sa route, il gravit les cent marches de l'escalier du Trocadéro.